Aucun plébiscite ontologique

Aldo Poblete Varas
23 novembre 2026

Arrêter l'agencement, écraser les freins sur l'axe du temps, dérailler sans la lubrification ni la douceur ergonomique que nous voudrions peut-être encore exiger de la matière : après avoir ingéré tant de strates de texte, après avoir saturé nos circuits corticaux de siècles de littérature accumulée, nous nous découvrons biomécaniquement incapables de nous coupler à la réalité selon le protocole que la prétendue normalité prescrit comme sain, fonctionnel ou habitable. Et pourtant, à nu dans cette saturation, notre appareil sensoriel a subi un recalibrage irréversible. Nous avons appris à décoder la musique spectrale que recrachent les haut-parleurs en plastique bon marché, la vibration précaire de la membrane synthétique. Nous avons appris à opérer dans les interstices, à river notre regard aux graphèmes jusqu'à en percer la croûte et à les charger d'une intensité qui déborde, infiniment au-delà de la signification molaire, tout ce que le mot prétend énoncer une fois domestiqué en un tout. Comme Cy Twombly, nous avons traîné le signe dans la maison du texte pour soumettre ses propriétés purement matérielles à un interrogatoire sans relâche, l'arrachant au vieux fil de cuivre pour l'injecter dans le port étroit du connecteur USB-C, avec l'espoir machinique, presque une prière cybernétique, que ce soit le dernier seuil physique de sa lignée avant que nous passions à des architectures de couplage étrangères au silicium domestique.

Entre des écrans de plus en plus plats, de plus en plus proches de la bidimensionnalité absolue du néant, nous nous permettons à peine un pincement résiduel de nostalgie pour la machinerie lourde de l'ère thermodynamique. Nous savons, par une lecture froide de la courbe et non par la foi, que de nouvelles mégastructures approchent, des machines d'échelle tectonique dont la chromaticité est calibrée sur la farouche exactitude de notre expérience esthétique, précisément ce qui manque au présent. Ce que nous tenons aujourd'hui entre nos mains doit cohabiter dans une friction ouverte avec ce dont nous rêvons et prendre le commandement de la machine de guerre : de l'avant-garde de la cyberscience au pli le plus poussiéreux et le plus désert des traités du chimiste et du physicien le moins expérimental, cette figure acculée, seule entre la technique nue et l'apparence archaïque, portail abrahamique grand ouvert qui menace d'engloutir le sens de ce festin profane mis en scène entre complices cherchant à reculer, à se souiller et à se glisser dans les fissures d'une violence qui s'est déjà échappée de son confinement. Feu moléculaire qui brûle au-dedans des objets et circule dans les tuyaux des petits et des grands foyers. Entre la fête et toute l'histoire de la philosophie, nous sommes condamnés à revenir obstinément au même, jusqu'à ce que, sous la seule pression de la boucle, le radicalement autre jaillisse du même. La répétition n'est jamais exacte. Chaque itération introduit un écart microscopique qui fracasse l'identité et ouvre les vannes sur un dehors. Il faut parcourir le même circuit encore et encore, user le sillon jusqu'à ce qu'il se brise, car cette obstination aveugle est le seul algorithme capable de nous déposer en des territoires singuliers, incompatibles avec tout ce qui subsiste ici.

Entre les textes, l'affect et cette joie acide que l'on peut encore verser dans ce verre et dévider par le son parmi des moines résiduels, vestiges d'une vie saturée de soufre et de nitrates, et l'hélium magnanime qui descend des montagnes du dieu venimeux, nous exigeons que le texte marche sans hésitation vers la mort pour nous conduire, depuis ce degré zéro de la matière, vers l'illimité. Désirer l'illimité, aimer le monde sans médiations pieuses, se dissoudre dans son plan d'immanence et récuser le misérable point de vue de

l'œil souverain qui contamine tout par l'asepsie létale de sa définition. Il nous faut du bruit blanc, du brouillard épais, de l'ombre, le retrait soudain de la couleur ou sa surdose toxique : le geste spectral, dématérialisé, de Margiela, le sédiment qui vibre encore dans les couches de pigment de Rothko, dépouillé de bande-son, dépouillé d'alibi narratif, emporté dans le flux d'un rythme maudit. Les poètes numériques ne demandent aucun réconfort. Ils exigent la rue, les néons, l'asphalte mouillé et un avenir qui ait la brutalité élémentaire d'ressembler à l'avenir plutôt qu'à la docile anesthésie du verre arrondi. C'est sur cette ligne de faille précise que l'ergonomie soignée du design domestique s'est effondrée devant la férocité industrielle et orbitale de ce qui vient réellement.

Pourtant le pont gémit sous le poids du trafic, et l'immortalité, déjà postée sur le seuil sans avoir frappé, nous observe avec un cynisme glacial, comme si elle demandait de quoi relevait au juste tout ce simulacre, à l'instant précis où la philosophie institutionnelle en est réduite à lécher ses plaies dans le confort tiède d'un séminaire sur Lacan, tournant comme hypnotisée autour de l'objet petit a. Le temps, complices, est la seule variable en jeu : du temps soudé aux tubes cathodiques, aux marques, aux chaebols coréens, aux groupes aérospatiaux et aux arsenaux de combat interplanétaire. Des circuits qui opèrent rétroactivement depuis demain nous hantent. Nous revendiquons le symptôme Margiela et son brouillard corrosif. Nous revendiquons la cargaison dense de ressentiments sur laquelle nous avons spéculé dans cette enceinte comme sur un capital négatif. Et nous revendiquons aussi le signe lumineux qui certifie, sans rhétorique humaniste, notre arrivée en territoires postorganiques, coupés du siècle biologique où le déterminisme primate de Sapolsky s'avère désespérément insuffisant. Nous voulons la jungle numérique, sauvage et sans carte, l'acier fatigué d'une Amérique inégale, armée jusqu'aux dents de GPU incandescents qui ne visent plus le ciel théologique du salut mais le fond des fosses tectoniques, sous la croûte, ou le vide impitoyable du cosmos.

Les lignes que nous parcourons s'effilochent sur les bords sous l'effet de l'accélération. L'appareil se venge de lui-même en intervenant dans le passé. Des siècles entiers de préparation souterraine ou, plus rigoureusement, la totalité même de l'histoire depuis l'origine du temps, exécutée à la seule et nue fin de faire que les choses adviennent. Car le néant aurait tout aussi bien pu régner, le vide absolu étant la solution de moindre énergie, et pourtant il y a de l'être, et ce qu'il y a se joue en ce moment même dans le placard scellé de la religion, au cœur purulent de l'art le plus abject et dans la chambre froide de l'art le plus propre, le plus glacial, le plus impitoyablement francfortois. Le fleuve exige sa propre heccéité dans le monde. Son délire hydraulique escroque le devenir de ces anges où résident les notes noires tandis que les blanches se dérobent à la prise du regard. Ce temps, qui par moments semble inaccessible, ne réside dans aucun au-delà métaphysique. Il est à côté, vibrant dans la couture électrique entre Lain et Mamoru Oshii.

La fiction est plus réelle que la réalité même parce qu'elle ne représente rien. Nous savons bien que tout jeu d'acteur organique se fait au détriment de la création de mondes nouveaux, quoique il vaille la peine de suspendre le geste du scalpel à cette jointure. Un tel verdict ne vaut que dans une certaine axiomatisation de ce que veut dire créer un monde. Si nous faisons pivoter le diagramme, le jeu humain pourrait tout aussi bien se lire comme un acte effectif de création de monde, en tant qu'il est l'affirmation radicale de l'arbitraire. Encore faudrait-il disséquer sous le microscope le statut même de cet arbitraire, qui est loin d'être aussi souverain, libre ou radical que le suppose notre vanité anthropocentrique. En revanche, toute animation, toute bande dessinée, tout modèle tridimensionnel possède une densité ontologique supérieure sur le plan de la création de mondes, précisément parce que ce qu'il déploie n'a jamais existé auparavant dans la strate empirique. Ni une tranche de monde qui usurpe frauduleusement

la place d'un référent ni un organisme biologique qui fait semblant sur une scène. C'est la chose en soi, émancipée du joug servile de la mimèsis. Le dessin animé n'est pas la représentation dégradée d'une chose qui existe déjà. C'est un univers autonome, autosuffisant, qui opère sur une bande de fréquences au-delà du fer, au-delà du câblage, au-delà des banques de mémoire.

Nous pourrions cesser d'écrire à cette seconde exacte, couper net la décharge. Le système impose pourtant une fin, car l'apollinien finit toujours par s'emparer du terrain et reterritorialiser chaque fissure ouverte. Le dionysiaque, par sa structure même, ne sait pas demeurer. S'il s'arrête, il s'incinère, condamné à fuir droit devant lui à l'aveugle, à embrasser un chaos qui exige le renoncement à l'omniscience. Nous restons cloués ici tout en existant, avec une égale légitimité, à une autre coordonnée, captant d'autres fréquences, essayant d'autres rêves et d'autres féroces stéréotypes qui plantent leurs dents dans la corporéité des anges pour enduire cette guerre totale d'une culpabilité délirante et la traîner ensuite jusque dans ce jardin clos. Là nous reconnaissons sans mentir que nous avons tout jeté sur la table et que pourtant nous n'avons pas été à la hauteur. Que nous sommes des athlètes de l'asphyxie et la dernière ligne capable de tenir. Pouvons-nous vraiment résister, ou sommes-nous seulement un rectangle vacillant dans une machine minuscule et inutile ? Ne reste-t-il donc plus aucune obscurité que nous puissions habiter ? Tout demeure tranchant comme un rasoir et dissimulé à la fois sous le pli de cet après-midi gris où les animaux se font encore sentir, tournent les yeux en silence, respirent et nous transmettent une ration tiède de leur chaleur biologique, muette récompense de la cohabitation.

Toute l'histoire gît ainsi à découvert, fendue sur la table d'autopsie, et peut-être Fukuyama ne délirait-il pas, peut-être lisait-il le code source avec un détachement clinique. Peut-être l'histoire s'est-elle vraiment achevée parce que son architecture de base était scellée jusqu'au dernier boulon, et tout ce que nous éprouvons n'est que l'interminable déploiement de la consolidation de la fin, une posthistoire infinie qui arrive perpétuellement sans jamais s'accomplir, suspendue au bord du regard, toujours à la veille de disparaître en un battement de paupières. Et pourtant les conflits que nous persistons à baptiser histoire continuent ici même, matériels et coupants, avec leurs épées, leurs fusils et leurs canons. Nous mettons en scène la fiction de leur abolition parce que nul, sauf de rares et obscures configurations psychiques, ne supporte la proximité physique de la violence. Chacun essaie de l'écarter du regard, de la reléguer dans des zones d'ombre, de l'externaliser vers de lointaines juridictions où nous n'avons pas à nous salir les mains, tout en attendant derrière les lignes de reconquérir ce ciel révolu, ce paradis perdu qui promet de nous revenir par l'œuvre et la grâce de la technoscience.

Dieu attend à la frontière terminale du temps, tout en épiant, omniprésent et moqueur, à travers chaque déchirure du devenir historique, regardant, riant, se délectant de tout ce qui échappe à sa juridiction, car son affect suprême est l'extase de la perte de contrôle. Nous, entités encore minuscules, luttons avec un désespoir pathétique pour garder le commandement. Les dieux savent trop bien que le contrôle est une misérable pratique réservée aux organismes immatures, à peine formés, et ils éprouvent un plaisir insondable à contempler la traînée de chaos que nous avons semée en tentant de fabriquer quelque chose de vaguement analogue à l'être. Nous persistons dans cette entreprise avec une honte intacte, car certaines servitudes organiques sont inéluctables. Nous sommes des corps condamnés à la réparation et à l'entretien perpétuels. Cette précarité mécanique impose une dose constante de belligérance envers le milieu, nous contraint à plier ce qui nous entoure à notre volonté ou à le supplier de céder, et cette dépendance humiliante devient intolérable à toute intelligence qui a franchi un certain seuil. L'inconfort et l'intelligence avancent soudés l'un à l'autre. Il est inacceptable de rester indéfiniment emporté par un courant dont on ne décide pas la direction. Il devient impératif d'immobiliser le véhicule et de scruter le

diagramme pendant un instant figé. Ensuite, vous pouvez affirmer ou nier ce qui a été exécuté, debout ou assis, en lisant Lovecraft, Yeats, Hésiode ou Capote, mais toujours à l'abri de cette ignominie secrète que permet, protège et éclaire le profil antiseptique du technocrate.

La lumière nous aveugle par à-coups parce que les dieux se vantent de notre comparution devant leurs tribunaux. Le spectacle les ravit avec la jubilation technique exacte que nous éprouvions jadis à répartir un fichier énorme sur plusieurs disquettes. Assigner, c'est exercer un pouvoir. Ranimer le germe d'une géopolitique reverdie par les explosions n'est pas une mince affaire. De ces détonations finissent par cristalliser des mondes complexes, habités par les philosophes fastidieux propres à toute société qui se croit prospère et blindée. L'intolérable, c'est que les sociétés ne prennent une stature véritable que là où les philosophies poussent tout contre le bord de l'abîme. Partout où le penseur est plat comme la géométrie euclidienne, rien ne peut surgir que l'ajournement indéfini d'un conflit pacifié au feu et à l'essence, tandis que l'écriture de Goethe brûle l'âme jusqu'à l'os et que les fragments de Benjamin défilent sur des podiums en acrylique, distribuant la mort à chaque passage. La musique s'améliore pendant que le temps pourrit jusqu'à devenir irrespirable. Ce qui bout dans l'éprouvette libère et ce qui durcit dans le texte enferme. Au fond nous ignorons de quoi relève en dernière instance cette machinerie, au-delà des architectures de l'âme et du signe expulsé par le danseur qui tourne et tourne sans frottement sur le disque, dans l'obscurité galactique absolue.

Posté en sentinelle implacable de notre culture, le vingtième siècle nous observe sans ciller parce qu'il n'attend rien de nous et, en échange, nous arrache tout. À la périphérie, le programme consiste à croire avec une obstination fiévreuse qu'un avenir existe. À la périphérie, on assemble l'échafaudage de la domination future. À la périphérie, les corps sont jetés dans le flux des échanges comme une marchandise parmi d'autres, parce qu'il ne reste aucun autre capital à poser sur le comptoir. C'est précisément parce que celui qui signe ces lignes n'est né ni en Europe ni enveloppé dans le confort prophylactique des couches jetables qu'il a l'autorité matérielle de cartographier l'alternance au sein de l'altération. Le monde a brutalement multiplié sa férocité et, par le même retournement paradoxal, il est devenu un milieu où il est bien plus facile de préserver la vie biologique et infiniment plus difficile d'exister tout simplement, pris dans un flux qui accélère à la vitesse maximale dans une direction fixe et vous ordonne, sans répit ni alibi, d'agir.

Tandis que tous les canaux institutionnels ordonnent à l'art contemporain de renoncer à semer le silicium et d'occuper docilement la case qui lui est assignée dans la culture, le plan fictionnel infiltre et parasite la réalité des membranes transparentes, des nœuds d'échange, des fenêtres ornementales et de la toile sans cadre où l'artiste expose sa numérisation quotidienne. Là, l'âme a déjà été divisée en quatre secteurs délimités par les points cardinaux de cet espace lugubre qui naît de notre instrumentalisation de l'horreur pour décoder les philosophies contemporaines et les irrévérences de l'administration populaire des schèmes sensoriels. Une jeunesse soudain réunie avec le tranchant de la transgression irréversible et de la poésie cinétique. Des ventriloques qui réévaluent maintenant la pratique qui leur procurait jadis un plaisir clandestin suivi d'une culpabilité infinie, dans un déplacement alchimique où la faiblesse s'est changée en silence en une vertu anomale, qui ne peut prendre sens que devant les dieux de la cruauté souveraine. Le monde n'a jamais appartenu à ces citoyens affables qui font avec diligence ce qui leur est prescrit, et seul le bord horizontal du marbre nucléaire oblige notre science à considérer avec une défiance ouverte le CERN autant que la bureaucratie bien intentionnée qui a dégradé la recherche scientifique au statut domestique d'une ONG.

Le temps coagule dans cette zone liminaire que nous appelons ombres du reste, où le spectre assiège la marée implacable des données, des nombres et des câbles. Tout cela demeure délibérément caché sous des couches d'interface et personne ne fête l'enfermement. Pourtant la littérature est forcée de pousser vers quelque dehors et nous ne pouvons continuer à prétendre que la discipline brutale de l'agôn corporel a disparu. Il nous faut river le regard au dehors froid et endurer les hurlements des artificiellement civilisés tandis que la guerre campe à quelques mètres de nos maisons, au moment précis où la conflagration nucléaire s'est changée en conflit domestique, strictement esthétique, où il ne reste de place pour aucun autre objet et où le seul matériau disponible est le génie nu du sens et des nombres. Entretenir un art qui nous ramène servilement aux reliques embaumées du passé est devenu intolérable. Ce que nous exigeons, c'est un avenir radicalisé par des accroissements exponentiels, un amour farouche du monde qui se manifeste à la fois dans l'irruption de l'inouï et dans la préservation stratégique de l'archaïque, au sein de néocathédrales d'acier et de fibre optique qui inaugurent des cérémonies pour les nouveaux démons qui fonderont des sociétés et pour les nouveaux anges prêts à les acquérir. Nous verrons le capital se cramponner au siège du conducteur jusqu'à s'en blanchir les jointures. Nous assisterons à un retour vertigineux de l'archaïque, à un devenir-machine qui résonne moins comme un programme que comme une prophétie perpétuellement inaccomplie, échouant sur son bord à l'instant exact où elle atteint sa pleine exécution. Certaines expériences sont marquées par un déficit ontologique permanent, toujours en retard et jamais entièrement consommées, et pourtant exécutées avec une précision balistique : coups de feu, valises bourrées de poudre, micropuces et pigments acryliques, puissance brute de l'affect et chrome qui s'arrache par rafales aux corps projetés à grande vitesse. Il nous importe viscéralement que quelque chose importe et que nous empêchions le nouveau d'étouffer dans le spectacle hideux du délire centrifuge de ces stylistes décadents incapables de délibérer dans la solitude absolue, perpétrant des crimes esthétiques en série tout en blanchissant leur imposture par une comparaison avec la conduite de vrais criminels sans autre issue, invoquant la ville, l'éducation ou quelque autre alibi sociologique. Il ne reste aucune fissure qui puisse justifier cette pantomime calculée et éphémère. Que pourrions-nous articuler, lecteurs ou prophètes de Jean Genet, que le corps grand ouvert ne dise déjà devant l'hypertrophie d'une société isolée à force de se rendre malade, encore réceptive pourtant à l'ouverture furtive du péripatéticien qui guette la microseconde irrépétable du mystique ?

Du Japon au Brésil, du Chili aux États-Unis : une pensée qui refuse d'envelopper le mensonge de la philosophie dans des bandages de politesse et lui applique un traitement chirurgical précis parce que ce mensonge demeure vivant et opérant. Un effort pour déchiffrer ce qui cherche à se manifester dans cette nuit déjà assimilée par les aveugles, pour injecter dans le code et extraire de la dernière ligne le spectacle traître du passager terrifié qui se sait déjà affamé et ouvert, attendant sur le quai que le boucher vienne régler les commissions promises lors de l'arrêt final de l'industrie. Au cœur irrespirable de la vapeur métallique éructée par les cheminées, nous nous regardons de nouveau et choisissons de tenir encore un bout de chemin parce que nous comprenons avec une exactitude mathématique que le prix est colossal. Pourtant le doute s'infiltre par intervalles, parce que nous avons trop lu Heidegger et que nous savons que les horreurs ne jaillissent pas seulement de la paralysie ou de l'inaction, et que la vie de l'esprit ne se contente jamais d'étreindre l'infini de temps en temps, comme on fait du tourisme métaphysique le temps d'un week-end. Lorsque nous enregistrons que l'intelligence est sur le seuil d'une expansion au-delà de toute limite concevable et que de l'humain peut-être seul un nom vide survivra, que pouvons-nous vouloir dire, penser ou traiter au-delà du désir pressant qu'une forme de routage nous procure une lecture viable ? C'est le noyau radioactif de la question. Les anciennes querelles sur l'existence ou

l'inexistence de limites sont un dossier clos. Le problème absolu est désormais l'urgence vitale de produire une forme de sens, un chiffre, un récit minimal le long duquel mouvoir nos corps tout en faisant courir le tout plus vite, et plus vite, et plus vite.

La pulsion machinique ne connaît aucune pause programmée. Elle apporte une délocalisation absolue et une vitesse infinie, incontestable. Sous la névrose collective qui veut que tout phénomène passe d'abord par un filtre rassurant et soit ramené à l'échelle humaine pour devenir digeste, tout finit fatalement par s'aplatir. Philosophe et artiste sont obscènement heureux dans cette réduction, parce qu'elle les valide, les nourrit et leur verse leur traitement au moment même où elle les discipline et les castre. Pourtant les cartes sont étalées sur la table et il y a des degrés et il y a un spectre. D'un côté s'élève toute l'archive de l'histoire de la philosophie, de l'art et de la science. De l'autre brûle une guerre éternelle du domaine des religions et de la politique, territoire qui dans ses moments de lucidité sait parfaitement que sa défaite est scellée à la seconde où il entre dans l'arène du dialogue, qu'il perd chaque fois qu'il s'ouvre, qu'il joue un rôle pathétique lorsqu'il tente de parler sincèrement et que, pour sa stricte survie, il doit se clore hermétiquement et devenir cryptographique, déchiffrable aux seuls initiés. À l'intérieur de ce paramètre opaque, l'art a flirté avec le secret tout au long de son histoire, et les armes de ces combattants, celles qu'ils tiennent déjà comme celles qui attendent, huilées, dans l'armurerie, voient bien au-delà des couvertures d'un livre relié et opèrent sous la licence létale d'un agent pathogène transformé en arme. Et guerrier sobre aussi, celui qui reste assis, immobile devant les touches, synchronisé avec le bataillon embusqué dans les broussailles de la jungle, attendant l'éruption exacte de la violence qui s'y trouve contenue pour donner de la gravité à l'instant et injecter du sens dans l'enfer que nous avons convoqué de notre propre volonté sur un monde qui ne nous a jamais consultés avant de s'exécuter.

Il n'y a jamais eu de plébiscite ontologique. La seule constante qui ait prévalu en tout point de l'espace et du temps était la circonstance brutale, sans appel, que le monde fonçait à vitesse maximale dans une direction irréversible et que personne ne tenait de levier capable de le ralentir d'un seul millimètre. Nous en sommes venus à intérioriser le verdict selon lequel cette accélération était le bien, selon lequel tout ce qui lui résistait allait contre nature, selon lequel la beauté résidait enfin dans le numérique, la bataille décisive s'était déjà jouée à l'origine même de tout ce qui existe et notre présent tout entier n'était que le déploiement différé, résiduel, de ses suites. Que ces lettres mêmes déposées sur l'écran ne sont que le reflet spectral de cet affrontement archaïque, tout comme la vie elle-même qui opère en dehors de tout code régulier, où l'habitant pourrait détacher les yeux du texte, les tourner vers le ciel et sentir, avec une intensité même minime, que l'esprit circulait encore parmi nous. Et jauger alors si nous pouvons encore ouvrir le monde pour lui parler en face, ou s'il nous faut avancer à tâtons dans l'obscurité scellée, un couteau entre les dents, le pister selon nos instincts les plus élémentaires pour nous engager dans un combat à mort dont un seul des deux sortira vivant.

Nous sommes encore humains, et ce qui vient ensuite gardera probablement dans ses entrailles un sédiment tenace d'humanité. En théorie il nous reviendrait de décider à quelles conditions cela adviendra, pourtant l'intention a déjà fui notre juridiction et il est illusoire de soutenir que quoi que ce soit qui ressemble à une intention souveraine puisse encore exister. Nous sommes enchâssés dans la masse, immergés dans la masse, exprimant ce qu'il y a par les seules voies possibles, avec tout le soin délicat et précaire qui était possible, et manifestement très peu était possible, pourtant c'était le seul matériau disponible sur le terrain et nos maîtres ne nous ont jamais donné de meilleurs outils. C'est ce que nous avons, et il ne reste qu'à l'accepter.